

si rassurant, que l'interne qui le soignait depuis vendredi ne jugea pas nécessaire de passer la nuit auprès de son chevet.

Le grand artiste était âgé seulement de cinquante-et-un ans. Sa fin prématurée augmente encore les regrets qu'il laisse après lui, lorsqu'on songe à cette belle inspiration, en pleine vigueur, dont on attendait encore les plus grandes et les plus audacieuses productions.

### Le prince Napoléon

Le prince Napoléon, dont nous publions aujourd'hui le portrait, a lancé un manifeste qui a fait en France le sujet de toutes les conversations et de tous les commentaires.

Dans ce manifeste, le prince a porté un coup mortel au parti "Victorien" que rêvaient certains bonapartistes, et il a mis à néant tous les bruits qui ont circulé au sujet d'une abdication probable en faveur de l'aîné de ses fils.

C'est le mardi 16 janvier que vers trois heures du matin la police a constaté l'affichage des placards signés : Napoléon, dont les murs de plusieurs quartiers de Paris ont été littéralement couverts en un clin d'œil.

Le conseil des ministres, informé de ces faits, s'était réuni d'urgence.

Il donna l'ordre d'arrêter le prince Napoléon.

Cet ordre fut aussitôt transmis au préfet de police, qui prit ses mesures en conséquence.

Il était deux heures de l'après-midi.

Le prince occupe un appartement situé au n° 20 de l'avenue d'Antin. Vers deux heures et demie, comme il rentrait en voiture, d'une promenade qu'il venait de faire après son déjeuner, M. Clément, commissaire aux délégations judiciaires, procéda à l'arrestation.

D'après les termes du mandat d'amener, le prince est sous le coup de l'article 87 du Code pénal et de la loi de 1810, modifiée par la loi sur presse (29 juillet 1881).

Une ordonnance de non-lieu ayant été rendue par le juge d'instruction dans l'affaire Jérôme Bonaparte, le prince a été mis en liberté vendredi, le 9 courant.

### Le solitaire du lac Témiskaming

Dans notre siècle fiévreux et tourmenté, on ne s'imaginerait guère qu'il y eût, comme jadis, des ermites retirés au fond des bois, pour y vaquer, seuls avec Dieu, aux sublimes entretiens de la contemplation.

C'est pourtant une histoire contemporaine que je vais vous raconter.

Il y avait déjà quelques années que j'entendais parler du solitaire de Témiskaming, lorsqu'enfin je me décidai à aller faire une petite visite à ce personnage extraordinaire.

Je pris un canot, car ici point d'autres chemins que la nappe limpide de notre grand lac. C'était par un beau jour de juin. Le soleil était déjà sur son déclin quand j'arrivai au fond d'une grande baie, où les ondes tranquilles viennent mourir sur la grève recouverte d'un sable jaune et fin. Un massif de saules pleureurs puis de grands ormes, amis de l'humidité, indiquent l'embouchure d'un petit ruisseau qui, sans murmure ni ostentation, vient payer son tribut au roi des eaux de ce pays.

Lout à côté, sous l'épais feuillage, s'ouvre un sentier si étroit qu'on le croirait fréquenté seulement des renards. Il faut marcher en écartant les branches qui vous fouettent la figure, comme si elles voulaient interdire aux profanes l'accès d'un séjour mystérieux et sacré.

Enfin, on arrive au *Caveau* : C'est le nom dont l'ermitte lui-même décore son humble demeure, une hutte de dix pieds carrés, composée de pièces de bois superposées jusqu'à une hauteur de six ou sept pieds. Quelques troncs d'arbres fendus et creusés en augets forment la couverture qui, certes, n'offre rien de rassurant contre les caprices atmosphériques. Un simple trou, cheminée bien primitive, semble plutôt destiné à recevoir la pluie et la neige, qu'à laisser échapper la rare et maigre fumée de laâtre.

Si vous cherchez ici les trois cent soixante-et-cinq fenêtres et six carreaux d'un palais féérique, vous le trouverez à coup sûr ; il y en a entre chaque pièce et au bout de chaque pièce, mais juste de la dimension suffisante pour laisser passer de front une dizaine de muringouins. Ici, le cristal est inconnu aussi bien que la soie, si ce n'est celle que dames les araignées se plaisent à tisser dans leurs heures de récréations à tous les angles du modeste édifice. Quant à la porte par laquelle j'aurai bien vite l'honneur de vous introduire, il faut une vertu bien nécessaire pour y passer sans se heurter le front.

Jetons encore un petit coup d'œil autour du château, puis nous entrerons.

Si l'art est ici entièrement méconnu, en revanche, la nature y déploie ses austères magnificences : arbres séculaires formant de gigantesques péristyles, reliés par des arcades, des voûtes et des dômes, où l'ombre et la lumière se marient en fresques éclatantes, en transpa-

rents inimitables. C'est là qu'habite une légion d'infatigables musiciens qui tout le jour se renvoient l'antienne et psalmodient en chœur les louanges de l'Éternel. Leurs notes aiguës, mêlées au mélancolique vagissement de la feuillée, descendent en flots d'harmonie comme les échos d'un orgue lointain, et invitent l'âme à la prière. Heureuse solitude ! N'est-ce pas ici le séjour de la méditation et des pensées sérieuses ?

De gros troncs de chênes, renversés par l'âge et recouverts de mousse, gisent sur le sol comme pour attester le néant des grandeurs terrestres. Des lianes, mille plantes grimpanes et parasites se cramponnent aux chicots vermoulus et s'enroulent en cascades verdoyantes jusqu'au fond du ravin où scintille le miroir du petit ruisseau. Ainsi la vie renait des débris de la mort et s'achemine vers l'abîme qui doit l'engloutir à son tour. Que de leçons la nature nous donne dans son éloquent langage ! Ah ! qu'ils sont coupables ceux qui, sourds à ses profonds enseignements, refusent d'y voir la main de Dieu et l'image de leurs propres destinées. C'est en vain pour eux que les cieus racontent la gloire du Créateur et que les saisons déroulent les preuves de sa sagesse et de sa bonté. Ils n'ont vu dans le monde que le caprice aveugle du hasard, et dans les créatures que des instruments de leurs passions brutales. Mais pour les âmes pures et droites, la terre est l'*escabeau des pieds du Tout-Puissant*, et, de degrés en degrés, elles savent s'élever, depuis le grain de sable et l'humble fleur des bois, jusqu'au trône environné d'éternelles splendeurs, devant lequel les chérubins prosternés s'écrient dans des transports inénarrables d'admiration et d'amour : "Saint ! Saint ! Saint est le Seigneur !... les cieus et la terre sont pleins de ta gloire ! Hosanna au plus haut des cieus !"

Voilà ce qu'ont compris les solitaires de tous les siècles, ces grands hommes dont le monde n'était pas digne, ces cœurs altérés d'amour et de pénitence.

Que l'esclave du plaisir et de l'ambition vienne à passer devant l'humble demeure, au seuil de laquelle je me tiens plein de respect, il lèvera les épaules et s'éloignera en murmurant une exclamation de pitié. Mais, pour vous, cher lecteur, entrez.

Je frappe, une porte mal assurée sur ses gonds s'ouvre en trébuchant, et je me trouve en face d'une profonde obscurité. C'est bien là en effet un vrai caveau où mes regards évoquent en vain le mortel qui a ainsi le courage de s'ensevelir tout vivant. Mais aussitôt, je m'entends interpeller par une voix grave et sympathique : "*Step in Father !*" Certes, ce n'est pas la langue de la Thébaidé, mais bien du pur Anglais prononcé avec cet accent particulier des fils de la Verte Erin. Je vais donc avoir affaire à un arrière disciple de St-Colomban. Sans me faire prier, je franchis le seuil et me trouve en présence d'un beau vieillard qui me sourit en me tendant la main. Il a reconnu mon crucifix d'Oblat, cela suffit, nous sommes de vieilles connaissances. Suivant les règles de la bonne étiquette, mon hôte offre son meilleur siège, une petite boîte renversée auprès du foyer à demi éteint, et voilà la conversation qui s'engage. Inutile de dire sur quel sujet.

Cependant, mes yeux se faisant peu à peu à l'obscurité, j'en profite pour faire l'inventaire de ma salle de réception.

Hélas ! quelle pauvreté ! c'est en vain, cher lecteur, que j'essaierais de vous en faire une peinture. Jamais dans la plus pauvre hutte du plus pauvre de nos paysans vous n'avez vu un semblable dénuement. Figurez-vous toutefois ce que peut avoir de confortable un réduit étroit, où vous n'avez seulement pas la place de vous tenir debout, ni de faire trois pas à droite ou à gauche. La terre nue pour plancher, quelques misérables éclats pour plafond, percé d'un trou pour fenêtre et cheminée. "Si ma chambre est ronde ou carrée, c'est ce que je ne sais pas," pourrait dire notre ermite avec plus de raison peut-être que le moine troubadour. Sont-ce des buttes de terre ou des haillons que j'aperçois dans un coin, ou bien les petites provisions de l'an passé dont la mousse et les moisissures ont été plus promptes à s'emparer que le maître du logis ? quelques pommes de terre sans doute ! Derrière-nous, un grabat recouvert d'une toison qui n'aurait pas tenté les argonautes ; quelques pots cassés, une petite chaudière enfumée, un couteau rouillé, une vieille hache et quelque chose qui m'a paru comme des habits ou un filet. Une petite valise, évidemment le coffre-fort, est remplie de livres de piété, ce qui vaut bien les billets de banque qui ont circulation par le temps qui court. Il ne faut pas oublier le gros chapelet et la croix de bois qui protègent le chenet, aussi trois gravures si décolorées par la fumée qu'on a grand-peine à y distinguer une image du Sacré-Cœur, une de la sainte Vierge et l'autre de saint Patrice. Tel est en résumé ce que l'on pourrait appeler le ménage d'un anachorète.

On ne permettra d'insister ici sur un détail qui fera grand plaisir à une certaine classe de l'humanité : Notre ermitte est un fumeur !...

Ennemis de la pipe, n'allez pas vous scandaliser. D'abord, comme cela va sans dire, notre homme est célibataire et ne craint pas d'incommodes les dames ; première raison en sa faveur. Deuxième excuse : il fumait dans son jeune temps qui a duré 60 ans ; l'habitude est

une seconde nature. En troisième allégeance, il n'y a pas de mal à cela. Dans tous les cas, *in dubiis libertas*, et surtout, *in omnibus charitas*. Si le plus grand reproche que l'on dût faire à notre siècle fût d'être le siècle de la vapeur, les gens comme il faut ne seraient pas à la peine d'aller s'enfermer au fond des bois pour y fumer, et surtout pour y prier en paix.

Passons donc à notre ermite cette petite sensualité. D'ailleurs, il assure qu'il fume trois pipes par jour pour les âmes du Purgatoire. C'est l'intention qui donne du mérite aux choses indifférentes.

Vous reviendrez bien vite de vos scrupules si vous voulez seulement (pardonnez mon invitation) prendre un diner avec lui : quelques pommes de terre bouillies, servies dans une écuelle de bois, puis un peu d'eau claire. Voilà pour les jours d'abondance ; car, dans les temps de disette c'est encore plus simple. Assez fréquemment, il lui est arrivé de passer des jours entiers sans aucune nourriture. Un hiver entr'autres, qu'il n'avait pour provisions qu'une petite quantité de mauvaises patates gelées, les Pères ont dû pourvoir à sa subsistance, car il serait péri de faim.

Quelques gens crieront à la paresse ; mais vous proclamerez plutôt son héroïsme quand vous aurez entendu son histoire. La voici, telle qu'il me l'a racontée lui-même :

" Mon nom est James Kealley. Je suis né en 1810, dans la paroisse de Dungiven, comté de Derry, au nord de l'Irlande. Je ne me souviens pas du jour, car j'étais trop jeune alors.

" Dans mon enfance je fus employé à la garde des bestiaux que mon père vendait sur les marchés d'Angleterre. J'acquis dans cette occupation une certaine expérience qui devait m'être fort utile plus tard. Parvenu à l'âge de vingt ans et dévoré du désir de faire fortune je m'associé à un jeune homme de mon village et partis pour l'Amérique contre le gré de mes parents.

" Arrivé à Québec au printemps de 1830, je repartis immédiatement pour Montréal, où je trouvai à m'engager chez un distillateur écossais de la Longue-Pointe, nommé Andy Sides. J'y passai deux ans. Au bout de ce temps, je louai pour mon compte un hôtel yankee à la traverse située à deux milles en bas de Montréal. Cette traverse était alors desservie par des barges mues à force de chevaux, car dans ce temps, les steamboats étaient fort rares. Les deux qui tenaient la ligne entre Québec et Montréal prenaient trois jours et demi pour le trajet.

" Dans ma nouvelle position, j'étais en train de faire fortune ; mais, comme les dimanches étaient mes meilleurs jours de gain, et que je me trouvais par là même empêché de pratiquer ma religion, j'abandonnai ce négoce au bout de six mois, et m'engageai à raison de \$16 par mois sur une cage qui descendait à Québec. C'était un gros prix pour le temps. Montréal n'était pas alors la belle et riche cité d'aujourd'hui.

" A l'expiration de mon marché je me mis au service du vieux Charly Simpson, d'Aylmer. Il m'envoya passer l'hiver dans l'un de ses chantiers à la Souicha (Les Toachims). Je fis des billots toute la saison, puis descendis sur la cage jusqu'à Bytown. C'était une navigation longue et pénible. A tous les gros rapides, nommément aux Toachims, au Calumet et aux Chaudières, il fallait détacher les plançons et refaire la cage au pied du courant. Aucun steamboat pour nous touer ; nous n'allions qu'à force de rames et à la voile quand il plaisait au vent.

" Je demeurais à Bytown pour reprendre un nouvel engagement quand tout à coup éclata la rébellion de ce beau Papineau, qui fit tomber tous les chantiers et condamna les travailleurs à la misère. Ne sachant plus que faire, je m'enrôlai en qualité de volontaire dans l'armée royale. Je fus successivement envoyé à Montréal, à Laprairie et à St-Jean, sur les frontières. Mais je ne me suis jamais trouvé à aucune bataille. Au reste, bien vêtu, bien nourri, je passais le temps fort à mon aise. Dans l'intervalle, j'apprenais l'exercice militaire et surtout la boxe dont j'eus à faire usage dans plus d'une rencontre lorsque je fus rendu à la vie privée.

" L'année suivante, je passai dans l'artillerie No 1 de Québec, sous les ordres du capitaine Bone. On me donna congé au printemps de 1838. Pendant plusieurs années consécutives, je passais l'été à Québec, à charger les vaisseaux et l'hiver dans les chantiers. Sur toute la Grande Rivière (l'Ottawa) James Kelly était réputé le premier des boxeurs et grâce à mon adresse je me faisais respecter. Encore aujourd'hui, bien proche de mes quatre-vingts ans, je saurais encore comment placer mes poings pour rencontrer le nez d'un orangiste.

" Ma spécialité était de conduire les convois de provisions dans tous les chantiers. Jamais pour cela je ne me suis servi d'autres bêtes que des bœufs. Je connaissais le métier, voyez-vous. Il n'y avait pas un charretier pour me battre dans toute la contrée. Je n'avais aucun ordre à recevoir des *foremen*, mes engagements étaient toujours réglés directement avec les *bourgeois*. Aussi réclamait-on mes services de toutes parts et l'argent pleuvait il dans mon gousset. Mais il faut dire qu'il en coulait tout aussi vite. J'étais un magnifique dépensier et les pièces ne me collaient pas aux doigts. Je passai en somme trente-quatre ans dans ce négoce,